

La Maison-Dieu, 140, 1979, 65-84

Jean-Pierre JUNG

L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE DES ENFANTS

L'EXPÉRIENCE religieuse des enfants est une région difficile d'accès. Ce ne sont pas les chercheurs qui manquent. Mais l'entreprise exige des conditions particulières qui me semblent parfois presque insurmontables. A mon avis, la cause première de cette difficulté se trouve dans le rapport adulte-enfant : comment les adultes se comportent-ils vis-à-vis des enfants et comment ceux-ci perçoivent-ils les adultes ? Problème ancien, soit : mais toujours d'actualité.

Soyons donc attentifs aux intentions et aux modes d'organisation qui fondent ce rapport dans la vie familiale, en société et en Eglise. Le dévoilement sera fructueux. C'est l'amorce d'un tel dévoilement que je me propose de faire ici. Et pour le faire, je désire aller au-delà des formes extérieures et diverses que prennent les gestes et les attitudes des enfants, y compris des tout-petits. Il existe des formes plus profondes et plus essentielles vers lesquelles je voudrais avancer. De ce fait, je me trouve engagé dans une recherche délicate, puisqu'elle atteint de manière incisive le rapport adulte-enfant. Déblayer le terrain encombré devant l'enfant, puis essayer de déceler quelques-unes des conditions d'expérience religieuse, voilà ma première démarche. La seconde sera une tentative d'exprimer quelques ouvertures sur l'expression religieuse des enfants du point de vue de son rapport à l'espace et au temps.

I

APPROCHE DES CONDITIONS
FAITES AUX ENFANTS
POUR LEUR VIE DE FOI

« On appelle petits enfants ceux qui, n'étant pas encore arrivés à l'âge de raison, ne peuvent avoir ni professer une foi personnelle. »

Ce texte se trouve à la page 17 du Rituel du Baptême des petits enfants, publié chez Tardy en 1970. Document officiel de l'Eglise en France. Une telle définition exprime sans détour la conception que l'on a de l'enfant. Celui-ci est défini sous une forme résolument négative : sans raison, sans foi personnelle et sans parole (*infans*). Son existence n'est pas niée, mais elle n'a pas de consistance : l'enfant est incapable de posséder et d'exercer sa raison, ce qui caractérise et constitue la situation d'homme.

« L'enfant déjà imprégné de grâce ne pourra accomplir des actes surnaturels que lorsqu'il sera capable de réaliser un acte humain comme tel, c'est-à-dire un acte conscient et libre. »

Cette seconde citation provient d'un document édité en 1964 par *Lumen vitae* dans ses « Cahiers de Psychologie religieuse ». Le cahier a pour titre : « De l'expérience à l'attitude religieuse ». L'article traite du discernement de l'expression religieuse de l'enfant. C'est à ce propos que l'auteur se pose la question : existe-t-il une expérience religieuse chez l'enfant ? Je me permets de citer ce document car les cahiers de *Lumen vitae* ont eu une assez grande influence sur la pastorale catéchétique et liturgique. Ils abordaient courageusement des problèmes difficiles. La psychologie n'était guère reconnue dans l'Eglise à cette époque !

L'auteur est prudent : il ne répond pas à la question posée. Il semble reconnaître l'existence d'une expérience religieuse mais

il la met en cause dans le même temps. L'exposé est sérieux et les documents ne manquent pas. Le souci d'être fidèle à la nature de l'enfant est évident. Ces affirmations méritent notre attention.

« Chez le tout-petit enfant, incapable encore du moindre acte de liberté, la vie de grâce existe en ce sens que Dieu est en lui présent, agissant et disponible. Son être profond est sanctifié (la substance même de son âme) grâce à l'intervention du Dieu Sauveur et ses facultés sont équipées pour un agir surnaturel. Cependant, le moment n'est pas encore venu où ce don de Dieu pourra être assumé par un choix libre. L'enfant, déjà imprégné de grâce, ne pourra accomplir des actes surnaturels que lorsqu'il sera capable de réaliser un acte humain comme tel, c'est-à-dire un acte conscient et libre... »

L'auteur poursuit et tente d'exprimer que l'acte peut être parfait du point de vue de sa qualité religieuse, même si, du point de vue humain, il apparaît déficient. Pourtant, il ne peut s'empêcher d'ajouter :

« L'acte humain de l'enfant qui s'éveille à la liberté est sans doute fugace ; l'enfant étant encore incapable de réflexion, l'acte ne sera conscient que d'une manière très imparfaite. L'enfant étant encore noyé dans les déterminismes instinctifs héréditaires, étant aussi dans une dépendance extrême (...) l'émergence de la liberté est à peine ébauchée : elle consistera surtout le plus souvent dans un certain acquiescement plus que dans une création originale. »

Nous sommes très proches de la citation précédente : l'enfant est incapable du moindre acte de liberté ; le moment n'est pas encore venu... il ne pourra accomplir des actes surnaturels ; l'acte est fugace ; il est incapable de réflexion ; il est conscient de manière imparfaite ; noyé dans les déterminismes ; dépendance extrême, pas de création originale !... Le rassemblement de ces négations est impressionnant et ne peut nous laisser indifférents. Nous sommes mis en présence de deux mondes séparés par le mur de la raison et de la liberté. D'un côté, il y a des hommes qui réfléchissent, connaissent et s'engagent. De l'autre, vivent des êtres sans réflexion, sans connaissance et sans action. La grâce n'est pas refusée. Dieu agit mais « l'équipement » en vue des actes est mis en réserve, inutilisable !

Voilà des affirmations qui me font songer irrésistiblement à certaines discussions concernant l'avortement, lorsque l'on essaie de découvrir le moment où se fait un passage entre la non-existence et l'existence chez le fœtus.

« L'enfant a une réponse propre à apporter à l'appel concret de Dieu et ne doit pas être considéré comme « un petit adulte ». »

Cette citation est extraite des 34 propositions adressées au Pape après discussion par le Synode des Evêques de 1977. Il s'agit de la proposition n° 22.

« Même si de nos jours la catéchèse s'efforce de mettre en lumière que c'est l'Eglise toute entière qui est engagée dans la catéchèse, il ne s'ensuit pas qu'il faille minimiser la spécificité de la catéchèse des enfants. L'enfant a une réponse propre à apporter à l'appel concret de Dieu, et ne doit absolument pas être considéré comme un « petit adulte ». C'est pourquoi un certain nombre de Pères demandent au Synode un réexamen de tout le processus de maturation chrétienne qui doit être observé avec les enfants, de manière à tenir parfaitement compte d'une présentation de la foi adaptée à leur âge et à leur psychologie ».

Ici, la dignité de l'enfant semble acquise. Pourtant c'est encore en opposition au statut adulte que sa situation est présentée. Le mot adaptation contrarie l'affirmation de spécificité. Si l'on adapte, c'est qu'un modèle normatif existe, et c'est bien sûr un modèle adulte.

Dans cette éventualité, la spécificité de l'enfant n'est plus le fondement de l'action, mais seulement celle de l'adulte. D'autre part, le terme spécificité qui est exact demeure ambigu si une précision capitale n'intervient pas. L'enfant est comme l'adulte un homme à part entière. Il existe des éléments fondateurs auxquels adultes et enfants participent ensemble. Le problème essentiel n'est pas d'adapter, mais de retrouver chez l'adulte ces lieux communs de rencontres profondes et ouvertes.

« La psychologie scientifique est trop souvent tentée de comprendre l'enfant selon les critères de l'adulte. »
(A. Vergote)

C'est un psychologue qui parle¹. Plus loin, A. Vergote précise : L'enfant est un être religieux à sa manière... L'enfant pense vraiment Dieu, mais sur un mode spécifique dont plus jamais chez les adultes on ne retrouvera la réplique : celui de l'anthropomorphisme naïf et ouvert... » (*o.c.* pp. 290-291). Naïf n'est pas le synonyme d'infantile, ni de ridicule ! En toute rigueur de terme, cet adjectif qualifie de manière précise la caractéristique de l'intelligence de l'enfant quand il donne un aspect humain aux choses qu'il découvre. Il s'agit de dire le caractère originel de cette pensée. Est naïf ce qui exprime de manière « immédiate », sans apprêt, quelque chose ou une pensée neuve. Et ce mot présente alors tout un dynamisme intérieur, une sensibilité et un rapport aux choses et aux êtres qui, loin d'être une déficience, enrichit son expérience de façon positive. Rester enfermé dans cette forme d'appréhension pourrait être dommageable. Mais la refuser pour l'enfant, et, d'une certaine manière, l'effacer chez l'adulte de façon absolue, comme indigne, pourrait provoquer des blocages dangereux. Il n'existe pas de discours humain profond qui ne fasse appel à la dimension anthropomorphique de la pensée. Il n'existe pas de regard spirituel qui ne puise là une part importante de ses modes d'appréhension. A la différence des citations précédentes, l'auteur ouvre la voie à un regard original qui laisse à l'enfant la possibilité d'exister autrement que par rapport à l'image adulte habituellement projetée par la quasi-totalité de ceux qui veulent prendre en charge les jeunes. Même les psychologues tombent dans ce piège. Et ce sont toutes les sciences humaines qui doivent être alertées.

Il est évident — et A. Vergote le reconnaît — que l'on ne peut guère éviter de se référer à l'adulte « dès que l'on adopte des schèmes de pensée scientifique qui, par définition sont empruntés au langage et à la mentalité des adultes » (*o.c.* p. 289).

Cet aveu est bien venu. Il montre combien nos recherches dans ce domaine sont suspectes et nous obligent à vérifier le

1. Antoine VERGOTE. *Psychologie religieuse*, Dessart, 1966. La citation se trouve dans la 2^e partie du livre : « Esquisse d'une psychologie religieuse génétique », p. 289.

résultat du travail ainsi que les instruments d'information et d'analyse utilisés.

Le danger est tel que beaucoup, pour l'éviter, tombent dans l'erreur opposée ; ils considèrent l'enfant comme un adulte. L'auteur continue : « Ainsi peut-on dire, dans certaines directives pastorales, que l'Eglise catholique traite les enfants comme des sujets spirituellement adultes. Mais n'est-ce pas une autre façon de le centrer sur l'adulte ? » (*o.c.* p. 290). Regardons une action ecclésiale d'actualité : le baptême par étapes. Il paraît évident que l'influence du catéchuménat des adultes a joué un rôle dans cette option. On y a vu divers avantages d'ordre pastoral et pédagogique. L'application de cette méthodologie construite en fonction d'une communauté d'adultes, pour des enfants et même pour des adolescents, me paraît discutable. Elle ne fait pas droit à la situation dans laquelle se trouvent habituellement les jeunes enfants, dont la conscience du temps me semble présenter des aspects très particuliers. Il ne s'agit pas de dire que les enfants ne sont pas capables de se situer dans le temps. Ils le sont... mais autrement et d'une manière qui est aussi relative que la nôtre. Nous y reviendrons plus loin. Ainsi, l'obligation d'inscrire leur vie de foi dans des structures inadéquates pour eux va provoquer diverses difficultés, pour certains sans suites graves, mais, pour d'autres, génératrices de problèmes plus profonds, décelables ou non. Je précise bien : « inadéquates pour eux ». Il n'est pas question de supprimer certaines méthodologies adultes, en rapport avec notre existence, nos conceptions, nos choix, à condition qu'elles ne soient pas fermées à d'autres formes adultes-jeunes-enfantines. La confrontation est essentielle et constitue la base dynamique du respect de la personne, tant chez l'enfant que chez l'adulte.

*« Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. »
(Mc 10, 14).*

La parole du Christ, comme en bien d'autres occasions, arrive brutalement. N'oublions pas que ces mots sont prononcés dans un moment d'impatience de Jésus. Ils viennent dire de manière rigoureuse le contraire de ce que nous affirmons par nos actes. Il est grave d'interpréter rapidement ce texte en

présentant « l'esprit d'enfance ». Il est aussi dangereux de s'arrêter au spectacle touchant de Jésus caressant les enfants et les renvoyant à leurs jeux. « Laissez venir », c'est un appel qui engage à accueillir réellement en tant qu'être humain à part entière. Cet accueil n'est pas réalisé d'abord pour que les adultes prennent en charge l'éducation de la foi des enfants ; ce sont les adultes qui doivent d'abord se convertir eux-mêmes.

Ce « laissez venir » met en cause les structures communautaires, pastorales et rituelles. Il nous faut accepter le risque de la présence réelle des enfants, y compris tous les enfants handicapés, dans notre existence adulte pour l'ouvrir, la contester, la dynamiser, la retourner. Ainsi, c'est Jésus lui-même qui révèle ce qu'est l'une des premières expériences religieuses de l'enfant : une expérience missionnaire. Ce n'est pas leur puissance ou leur séduction qui agit, mais la présence de leur nouveauté radicale, tant physique que psychique. Notre attitude, notre regard, nos mains, nos paroles, deviennent pour chacun des enfants un lieu authentique d'expérience parce que le rapport à nos attitudes, à notre regard, à nos mains... constitue des relations fondatrices de vie spirituelle.

N'est-ce pas bien autre chose que le vécu religieux provoqué chez les enfants par tout ce qui est réalisé pour eux, seulement pour eux ?

Les textes cités plus haut laissent à penser que l'enfant est essentiellement considéré comme objet d'éducation. Personne n'oserait nier son humanité. Mais la dignité d'homme existe-t-elle encore quand se trouve refusée, a priori, la valeur de son acte humain, sa possibilité d'actes surnaturels, une expression de foi réelle ? La première expérience religieuse de l'enfant doit être celle de sa propre dignité. Et, pour l'enfant, comme pour l'adulte que nous sommes, cette dignité n'est pas la conséquence d'une raison qui s'exerce selon des critères discutables, mais un don fait par Dieu et par ses frères. D'autre part, c'est par des actions vérifiables que doit être signée cette reconnaissance. La conversion des adultes produite dans la rencontre fait partie de ces actes significatifs.

Il en est de même de la liberté. L'acte libre n'est pas la simple résultante d'un « effort adulte » de compréhension et de distance par rapport aux déterminismes, mais elle est d'abord un acte de libération réalisé par Dieu et par les frères. Nous

nous demandons quelle peut être la liberté des tout-petits comme celle du fœtus ? C'est essentiellement celle que Dieu donne dans sa création et par son Esprit-Saint — et notre foi nous dit qu'elle dépasse infiniment nos mesures. C'est en même temps celle que nous offrons nous-mêmes spirituellement mais aussi concrètement. Couper un cordon ombilical c'est accepter une distance libératrice. « Laissez venir les enfants » est une expérience de libération. Cette expérience commence dès la conception et devrait se renouveler toute la vie.

Il est important que nos personnes, nos paroles et nos actes n'enferment pas l'enfant dans nos idées et dans nos méthodes. Toute action devrait manifester la reconnaissance de sa dignité et de sa liberté d'enfant. En langage chrétien, c'est le nom de « frère » qui porte cette reconnaissance. Et c'est comme tels que nous sommes conviés à rencontrer les enfants. Même les parents doivent considérer leurs enfants comme étant leurs frères et sœurs. Comme parents, comme éducateurs ou comme pasteurs, c'est un service fraternel que nous accomplissons auprès des enfants dans une relation où devrait transparaître ce sens profond de leur dignité. La réciprocité est une expérience religieuse fondamentale pour l'enfant : il est invité à créer avec nous un nouvel espace de vie fraternelle. Je précise bien « nouveau » car il ne s'agit pas d'entrer dans le nôtre. A l'instant de la conception, à l'instant de la naissance, à l'instant du baptême... à chaque instant, Jésus Christ et son Esprit-Saint nous invitent à construire un nouvel espace communautaire.

« Pour les premiers chrétiens, il ne fut pas d'abord question de rites ; il s'agissait d'entrer dans une aventure, il s'agissait d'alliance, de rencontre, d'expérience intérieure. Il s'agissait de conversion, c'est-à-dire de changer sa vie, pour changer la vie. Il s'agissait d'amour »².

En rédigeant ce qui précède, ce sont les mots de risques et d'aventure qui surgissaient. En effet, si nous acceptons

2. François MONFORT, Dominique HUET. *Des sacrements en pleine vie*, Desclée de Brouwer, 1979.

d'accueillir les enfants comme le demande Jésus Christ, non plus comme des non-adultes, ou des incapables, mais comme des frères, les conséquences sont nombreuses, profondes et bousculantes ! D'une part, la contestation. D'autre part, la nouveauté surprenante.

La contestation

La contestation, c'est-à-dire la mise en question de l'ordre établi, est une dimension dynamique de l'enfance. L'arrivée d'un enfant dans un couple modifie la vie de ce couple. L'arrivée d'un enfant dans une communauté chrétienne devrait aussi modifier celle-ci. Ce n'est pas à l'enfant de changer le premier : c'est à la communauté de s'ouvrir et d'accepter de passer par la mort. C'est bien là une des difficultés majeures de l'action pastorale de l'Eglise dont le message est essentiellement la révélation d'un salut qui oblige à passer par la mort pour entrer dans la nouveauté de la résurrection. Nos structures disent davantage la maintenance que la conversion, c'est-à-dire en clair : la mort à nous-mêmes, à nos groupes, à nos méthodes, y compris à nos meilleures réalisations. On parle souvent de conservatisme à ce propos. Mais l'appréciation dédaigneuse que nous faisons pour les autres nous concerne tous. Les structures qui soutiennent nos conceptions d'aujourd'hui pour un renouveau sont peut-être plus fermées encore que celles d'hier !

Mais ce faisant, nous perdons une source d'expériences religieuses absolument indispensable à l'enfant pour entendre le message pascal. La fidélité n'est pas scellée par la durée d'une institution, mais par la ligne directrice et créatrice qui traverse les ruptures radicales. Ce n'est certes pas la volonté de mouvement et d'ouverture qui fait défaut aujourd'hui dans l'Eglise. Mais celle de conversion, peut-être, qui de notre temps exige mieux qu'hier la conversion des réalités collectives en même temps que — et même avant — la conversion individuelle.

La nouveauté

La nouveauté surprenante, c'est ce qui étonne et qui arrive de manière inattendue. Les enfants ont des capacités pour nous surprendre : ils sont tout à la fois étonnants et étonnés. On croit les connaître et, heureusement, ce n'est jamais fini... à moins que nous ne puissions plus recevoir d'eux que le faible écho de ce que nous avons voulu en faire ! L'étonnement est une aptitude psychique particulièrement dynamique chez les enfants. C'est un des lieux d'intelligence des choses et des êtres. Nous avons à tenir compte de cette aptitude, non pour l'exploiter, mais pour leur permettre de l'exercer. La vision d'une vie chrétienne considérée comme une aventure est importante afin que l'enfant puisse réellement s'étonner. Pour cela, la citation faite au début de ce paragraphe nous renvoie à une situation clef : vivre en premier chrétien. Voilà une attitude vers laquelle nous devons tendre pour nous rencontrer avec les enfants puisque eux-mêmes sont vraiment des « premiers chrétiens » ou plus justement des « premiers ». Ils arrivent pour la nouveauté et il nous faut rechercher comment les accueillir comme de vrais « premiers ». C'est une exigence de la foi d'avoir eu l'expérience de l'antériorité. L'intelligence primitive de l'enfant trouve dans cette expérience un appui formidable. C'est un rapport à l'espérance.

II

TEMPS - ESPACE EXPÉRIENCE RELIGIEUSE DES ENFANTS

Après un point de vue plus général, je voudrais maintenant aborder le problème de l'expérience religieuse des enfants du point de vue de son rapport au temps et à l'espace.

Ce n'est pas la seule perspective. D'autres trouveraient leur place, comme celle du langage, celle de l'invisible, du code, de la souffrance, de la mémoire, de l'acte libre, etc.

« *Le temps n'amenant ni l'ordre, ni la paix, nous devons cesser de penser en termes d'évolution graduelle.* »

« Nous pensons que des changements peuvent se produire en nous au cours du temps, que l'ordre peut se construire petit à petit en y ajoutant chaque jour quelque chose. Mais le temps n'amenant ni l'ordre, ni la paix, nous devons cesser de penser en termes d'évolution graduelle. Cela veut dire que n'existe pour nous aucun lendemain paisible : c'est dans l'instant immédiat qu'il nous faut mettre de l'ordre en nous-mêmes.

« Lorsqu'un danger immédiat nous menace, le temps disparaît, n'est-ce pas ? L'action est immédiate. Mais nous ne voyons pas le danger que constituent un grand nombre de nos problèmes et, par conséquent, nous inventons le temps comme moyen de le surmonter. Toutefois, le temps est trompeur car il ne nous aide en rien à provoquer un changement en nous. Le temps est un mouvement que l'homme a divisé en passé, présent et futur. Tant qu'il le divisera ainsi, il vivra dans un état de conflit. »³ Ce n'est pas le temps culturel qui doit orienter l'éducation de la foi. Notre foi nous invite à entrer dans le point de vue de l'éternité. Il s'agit de modifier notre façon habituelle de tout construire en fonction d'une servitude temporelle particulièrement tenace. Alors, nous serons peut-être plus à même d'entendre quelque chose de l'espace et du temps vécus par l'enfant.

« *Si évidentes qu'elles nous paraissent, nos propres notions de passé, de présent et d'avenir ne sont pas universellement attestées.* »⁴

Dans son ouvrage *Le temps, le fleuve et la roue*, Marie-Louise von Franz entreprend de nous faire entrer plus avant dans la connaissance du temps, mais nous prévient dès le seuil :

3. KRISHNAMURTI, Stock-Plus, 89-90, 1969.

4. Marie-Louise VON FRANZ. *Le Temps, le fleuve et la roue*, Ed. du Chêne, 1979.

« Le temps, grand archétype du vécu humain, échappe à la saisie exhaustive de la raison. Rien d'étonnant à ce qu'il ait eu, primitivement, statut de divinité, voire de manifestation de la divinité suprême, d'où il prend sa source comme un fleuve de vie. Ce n'est que dans la physique occidentale moderne que le temps s'est intégré à un cadre mathématique, à l'aide duquel notre esprit conscient décrit les événements physiques. » (*o.c.* p. 5) .

Je ne puis dans cet article faire la démonstration nécessaire à qui veut s'engager dans une recherche sérieuse sur le temps. Le livre cité et d'autres seront utiles. Cette citation rejoint une certitude personnelle, fruit de diverses approches et spécialement celle des enfants. Parmi eux, des témoins particulièrement actifs : les jeunes atteints dans leur personnalité psychique et physique. Celui qui n'a pas écouté un jeune sourd, regardé avec un aveugle, échangé avec un jeune insuffisant mental, éprouvé l'angoisse avec un jeune psychotique, accompagné le jeune infirme moteur cérébral... ne pourra guère progresser dans sa recherche. Le chrétien devrait pourtant savoir que « l'aveugle voit, le sourd entend et le boiteux marche », non seulement parce que dans quelques cas il est réellement sorti de son infirmité, mais parce que, du lieu qui est le sien, il a quelque chose à nous montrer à ce sujet.

Par exemple, nous comprendrons mieux que l'organisation de la société à laquelle nous appartenons s'est faite en fonction d'une division du temps qui ne respecte pas la situation réelle des personnes humaines. Structurer la vie en société en fonction d'un temps considéré comme une sorte de masse indépendante, définie par le nombre de divisions le plus grand possible, devrait poser quelques questions utiles à qui veut modifier la société. A plus forte raison s'il s'agit d'annoncer le temps du royaume de Dieu, à la fois de ce monde et d'ailleurs. Que disons-nous exactement lorsque nous proclamons la Résurrection et l'Éternité ? N'est-ce pas essentiellement la somme de nos divisions ?

Il est vrai pourtant que la racine du mot « temps » nous renvoie à l'idée de couper « tem » et que, dans la même racine, nous trouvons aussi la source de « temple ». Mais la coupure dont il s'agit devrait peut-être s'entendre dans le sens d'une libération : nous ne sommes pas dans l'abstraction quand il s'agit des racines des mots ! L'éternité, si nous en parlons, ne

peut s'entendre qu'à partir d'une coupure visible, des mailles utiles, mais incapables de supporter la vérité de cette proclamation. Rompre avec « le chronocentrisme » — c'est l'expression de Joël de Rosnay dans son ouvrage *Le macroscope* — pour rendre compte de la nécessité de quitter l'anthropocentrisme. C'est ce même auteur qui ajoute à ce sujet des remarques très valables pour l'action pastorale :

« Nous avons réduit le temps à un système de signalisation : ce qui nous conduit à exprimer la vie en termes de différence au lieu d'en exprimer le dynamisme, la différence n'étant pas la diversité, ni la richesse. »

La première réalité qui définit le temps de l'homme, c'est la mort.

Dans l'acte de couper, nous pouvons entendre libération. Mais ce n'est pas n'importe quoi, puisqu'il a aussi un rapport au Temple. Un rite de mort : trancher, c'est l'acte sacrificiel, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un animal. L'heure de Jésus c'est « sa mort-résurrection ». Et prendre en charge sa mort est l'acte suprême de la liberté. Personne ne prend la vie du Christ, c'est lui qui la donne. Je ne suis pas sûr que la catéchèse soit suffisamment attentive à la mort pour rendre compte de la foi et la situer dans l'heure de Jésus Christ et dans l'espace ouvert par l'Esprit Saint. L'enfant me paraît porteur de message sur ce point, à condition de ne pas l'interroger selon nos critères adultes et à partir de nos angoisses. Bien des réflexions à ce sujet me paraissent refléter ce que nous leur offrons d'espace de vivre ou d'espace de dire.

L'enfant vit le temps et ce temps a un sens.

Dire que l'enfant n'a pas le sens du temps est une façon d'exprimer qu'il n'est pas concerné en profondeur par l'organisation du temps que s'est donnée notre société. Il peut y accéder, certes, peu à peu et certains avec beaucoup de mal. Certaines inadaptations, ai-je dit plus haut, ont comme origine première l'impossibilité d'entrer dans le système temps-espace imposé. Il est significatif que l'une des premières exigences

concerne le rythme des repas que l'on tendra, le plus vite possible, à faire coïncider avec nos horaires et nos habitudes de vie.

L'enfant a réellement un sens du temps et sans doute plusieurs sens, selon les lieux, les personnes, les sons, le bien-être et le mal-être... Il est dommage de l'ignorer. Il serait désastreux d'agir comme si le temps vécu n'avait pas, pour lui, une existence intelligible.

A nous de redécouvrir les chemins de l'écoute du temps vécu par les enfants. Les discussions sur les jours et heures de la catéchèse, sur le nombre d'enfants à rassembler, sur l'organisation des messes d'enfants, sur l'organisation des programmes... révèlent toujours quelque chose de cet handicap de nos consciences adultes d'accueillir les enfants selon des modes qui respectent leurs formes de vie, sans pour autant les exclure des nôtres.

La division du temps particulièrement sensible dans le monde du travail, y compris l'école, s'étale dans notre vie comme l'explosion d'un pare-brise de voiture. Elle nous bouche la vue. Nous conduisons les yeux fermés, ou presque ! Le temps est mort et l'éternité dont nous parlions dit mieux l'immobilité des ruines du Parthénon que le jaillissement qui monte des textes évangéliques. Les mystiques et les poètes sont les plus proches de la vérité du temps et de l'espace.

C'est le rythme du cœur et du souffle de sa mère qui a bercé la vie naissante de l'enfant et désigné son premier espace. A l'enfant qui arrive ainsi, nous offrons la trame de l'illusion. C'est bien d'une illusion qu'il s'agit quand tout est réglé en fonction du jour et de la nuit. Nous aurions sûrement besoin de redevenir des astrologues !... Nous accepterions mieux avec Einstein que la nuit n'est pas le résultat d'un soleil couché, mais en raison de la structure globale de l'univers. Quand les enfants représentent de manière spontanée des scènes cosmiques où le soleil, la lune, les étoiles, les oiseaux, l'homme qui travaille, celui qui dort, le même tout à la fois éveillé et endormi, tout cela est rassemblé, étonnamment vivant, sur le même dessin, nous comprenons mieux la vérité de leur vision et de leurs expressions. Et si nous acceptons que la Parole intervienne à partir de là, sans que l'enfant se croit obligé de répondre à la soif d'explication qui nous habite, nous pourrions

peut-être contempler et entendre le sens du temps et de l'espace vécu par eux. Les enfants trouvent ensemble ce que leur révèlent leur être intérieur et extérieur et semblent manifester aussi bien leurs rapports à la vie que l'angoisse de mort qui surgit déjà en eux. En parlant de cette vision des jeunes enfants, les psychologues parlent de vision synchrétique. La vision synchrétique n'est pas, comme on l'entend trop souvent dire, une vision incohérente, sans ordre, ni perception réelle. Il s'agit d'un mode de rassemblement qui, pour ne pas être celui de nos synthèses, a sa propre cohérence. Sa destruction peut provoquer des blocages dans l'évolution de la pensée enfantine. Certaines méthodes d'enseignement sont à l'origine des inadaptations intellectuelles de beaucoup d'enfants. La présentation de la foi ou l'invitation à participer à des rites proposés et vécus de manière analytique opèrent les mêmes effets. Une fête, une célébration, un événement religieux devrait toujours être total, plein, unique pour être vécu en vérité d'être. Certaines propositions par étapes, certaines initiations peuvent avoir les mêmes inconvénients que ceux donnés plus haut à propos de l'école.

L'expérience religieuse de l'enfant, pour être vraie, implique que nous leur offrons des actes et des attitudes en rapport avec tout le mystère de Jésus Christ.

L'enfant me paraît disponible à entendre « l'heure » de Jésus Christ si nous acceptons de reconnaître que celle-ci est essentiellement sa mort et sa résurrection. Et c'est tout un : trois jours en un moment, comme l'espace de Dieu qui est Trinité — Unité. Face à cet événement d'éternité, ne faut-il pas remettre en cause, sans cesse, toutes ces dispositions sélectives dont nous faisons si souvent l'objet de nos choix pastoraux ? A tel âge, tel geste. A telle époque, telle manifestation. A tel niveau de connaissance, tel rite...

L'année liturgique n'est pas un déroulement historique. Elle dit l'aventure de la foi, déroulée comme une immense frise sur la trame vivante des saisons cosmiques : une manière de rappeler l'impossibilité de bloquer un seul événement de la foi dans nos espaces restreints ! En même temps, la liturgie nous fait vivre en chaque moment la totalité du mystère chrétien.

Notre accord sur ce point me semble comporter une première conséquence : comment justifier le refus fait au jeune enfant... avant l'âge de raison (!) de participer à une action aussi fondamentale que celle du sacrifice eucharistique ? Notre enseignement dit la place primordiale de ce sacrement : il est à la fois, pour reprendre une expression que la constitution conciliaire « Sacrosanctum Concilium » applique à la liturgie tout entière, source et sommet, « sommet auquel tend l'action de l'Eglise et en même temps source d'où découle toute sa vertu (n. 10).

L'enfant qui naît à la vie de l'Eglise par le baptême ne devrait-il pas être le premier invité au repas pascal ? La pratique de l'Eglise orthodoxe me semble aussi bien justifiée par la théologie que par les sciences humaines qui nous montrent l'adéquation de l'enfant à des rites de rassemblement, de paroles, de pain et de boisson, autant qu'à celui de l'eau. Ne serait-ce pas une garantie profonde contre les déviations subjectivistes tellement redoutées par certains — et à juste raison parfois — de laisser l'enfant venir communier au mystère de la mort et de la résurrection du Christ !

C'est l'acte sacramentel lui-même qui est initiation à condition qu'il soit vécu comme tel par la communauté ecclésiale. On ne prépare pas les enfants en les laissant à la porte, ni en refusant leurs mains tendues et leurs yeux grands ouverts. La réponse à l'appel de Jésus Christ ne doit pas être présentée ni vécue comme le résultat d'une démarche fondée sur les niveaux de culture et les performances intellectuelles. Elle ne doit pas apparaître non plus liée à des capacités de maîtrise de la volonté, de l'affectivité, et de l'intelligence. La réponse implique seulement qu'il y ait eu contact intime et total. Nathanaël connaît un tel instant : « Tu verras des choses bien plus grandes, » dira ensuite Jésus (Jn 1, 51).

Si tous les sacrements ont comme trame unique, l'unique sacrifice du Christ, l'eucharistie est bien l'expérience religieuse primordiale à partir de laquelle nous pouvons tous entendre le mystère de la Foi. Trop d'enfants ne découvrent cette communion qu'à travers le cadrage d'un savoir... même sans examen de passage ! Si tout est vraiment réalisé dans le Christ, c'est un enfant traversé par l'Esprit que nous évangélisons. La parole ne suffit pas. Elle n'a de sens que sur un terrain visible,

tangible. Nous ne sommes plus au temps de la promesse — demain tu pourras communier — mais au temps de la Pentecôte — « Quelqu'un pourrait-il empêcher de baptiser par l'eau ces gens qui, tout comme nous, ont reçu l'Esprit Saint ? » (Ac 10, 47).

Sans mettre en cause la valeur et la nécessité des catéchèses pour enfants dans l'ordre des signes tangibles, je ne reconnais qu'aux sacrements cette possibilité d'envahir la totalité de l'espace et de la temporalité de l'enfant. La dignité de l'enfant est alors retrouvée : il y fait l'expérience de la reconnaissance de son existence ; la réciprocité est vécue autrement que par les mots et des embrassements ; sa cohérence est concernée.

Apprendre à lire avant de parler.

« Venez et voyez », dit Jésus aux disciples de Jean qui lui demandent où il demeure. La demeure est un lieu de reconnaissance ; elle dit quelque chose de mon origine et de mes choix. Jean-Baptiste habitait le désert, Jésus non. Il part. Il passe. Il va ailleurs.

« Venez et voyez ». Quand la parole de l'homme est première, elle couvre et enchaîne le réel. « On parle trop de Dieu pour que ce soit vrai, » me disait un garçon de 12 ans. J'aime ce constat de Paul Valéry : « A mesure que l'on s'approche du réel, on perd la parole ». C'est de voir qu'il s'agit, et non seulement pour croire mais pour apprendre. Voir et lire, c'est tout un, dans la mesure où il s'agit d'établir des rapports, de rassembler, de lier, de reconnaître.

En ce qui concerne l'expérience religieuse, que s'agit-il de venir voir, que s'agit-il de lire⁵ ? Du point de vue de la foi,

5. Mon insistance pour que soit reconnu aux enfants le droit à des expériences religieuses réelles et pleines ne doit pas être seulement reçu comme un témoignage de foi. Au début de cet article, j'ai essayé de montrer, brièvement certes, que les enfants n'étaient pas sans une intelligence première dont nous devons tenir compte, et que nous devons accueillir et respecter dans ses formes originales et surprenantes. Il me semble utile d'ajouter à ces réflexions cette information que nous livrait Igor Barère, en 1978, dans la revue *Le Point*, n° 281. L'auteur fait le point des recherches sur le cerveau, réalisées par les neurologistes, les psychologues et les neuro-chimistes.

« C'est de l'asymétrie que vient notre capacité de parler, de penser un langage. Bref, notre capacité de créer des concepts, des abstractions, des

l'habitation du porteur de message a un nom et un seul : je puis l'appeler Eglise, puisque c'est le nom qui contient tous les autres... mais pour me faire comprendre mieux, ce nom de lieu où nous habitons tous — et ici je ne fais plus de distinction entre les croyants et les autres hommes — c'est celui de « Frère ». L'espace chrétien institué par Jésus Christ et traversé par l'Esprit Saint, c'est le monde entier. Il est sans limite et n'en a pas besoin, puisqu'il a un centre, et un seul : Jésus Christ. Les enfants sont aptes à lire l'action qui nous conduit les uns vers les autres à condition de ne pas les isoler, ni entre eux, ni entre chrétiens. En disant aptes, je précise qu'ils le sont par nature. La foule, les grands espaces les effraient beaucoup moins que nous. L'agoraphobie est plus une maladie de l'adulte que de l'enfant. A l'enfant dans la foule, il suffit d'un visage connu. Ce sont nos divisions et nos compartiments qui peuvent par contre le troubler. Pour lire ce lieu de fraternité universelle des animateurs sont nécessaires, ou plutôt des communautés animatrices capables de réapprendre à lire et à vivre avec tous, au milieu de tous, leur engagement chrétien.

« Aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison (Lc 19, 9).

« Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps » (Mt. 28, 23).

Le texte de Krishnamurti, cité au début de ce chapitre, nous orientait vers l'immédiateté. L'immédiateté n'est pas, comme on le croit trop souvent, l'attitude du faible, incapable d'adhérer aux choses et aux êtres. Il existe de telles faiblesses, fruits de ce découpage du temps que nous dénonçons plus haut. Au contraire, l'attitude qui consiste à prendre la distance nécessaire par rapport au passé et au futur hypothétique me

symboles, donc de communiquer. Est-ce à dire pourtant qu'il n'y a pas de pensée sans langage ? Naguère encore, on eut rejeté l'idée, nié l'hypothèse. Mais aujourd'hui, aucun scientifique ne discute la réalité d'une pensée sans langage chez les animaux, notamment chez les mammifères supérieurs. Et chez l'homme. (...) De nombreuses expériences montrent très bien que, chez le bébé, les actes intelligents précèdent l'apparition du langage. » Mais cette pensée sans langage existe-t-elle encore chez l'homme dès qu'il parle ? Eh bien oui. Car deux hémisphères de notre cerveau pensent, différemment sans doute, mais pensent. Ces recherches sont sérieuses et méritent notre attention.

semble une des conditions de l'efficacité de la communication et de la création. Nous avons le mot « profondeur » pour exprimer ce type d'expérience dont on trouverait maints exemples chez les mystiques. Ayons la foi de Josué pour arrêter le soleil, c'est-à-dire pour donner sa plénitude au temps immédiat et renverser les murs du temps dressés entre les enfants et nous.

On comprendra pourquoi la proposition des étapes sacramentelles, et certaines constructions catéchétiques me laissent perplexe. De quels rythmes s'agit-il ? Dans quel espace organisons-nous nos programmes ? L'enfant vit une évolution biologique capitale qui inscrit dans son être un mouvement absolument original. Pendant cette période de vie, depuis la conception jusque vers la 10^e année, il me semble que l'on peut définir cette originalité par le terme d'immédiateté. Je veux dire par là que les enfants semblent vivre une communication simple, sans intermédiaire ni coupure. Le spectacle, quand ils y sont intéressés, dure à la fois une seconde et un temps infini. Et pour nous, adultes, le temps présent a-t-il une réelle consistance ou reste-t-il coincé entre le passé et un avenir hypothétique ? C'est en confessant de jeunes handicapés, insuffisants mentaux très profondément atteints dans leur capacité de parole, que j'ai appris à vivre le moment présent avec une intensité particulière. En fait, tous les enfants ont sur ce point quelque chose à nous réapprendre et c'est une expérience missionnaire que nous pouvons encore leur offrir de vivre : en nous apprenant la « démesure » du temps et de l'espace. L'entrée de Jésus dans la maison de Zachée ou l'assurance de sa présence jusqu'à la fin des temps, ne sont pas pour le resserrement dans l'espace et le temps, comme, dans une maison bien chaude et sûre, mais pour une sortie en plein air.

Les actes rituels, les célébrations s'ouvrent-ils ainsi ? J'entends plutôt qu'ils se terminent. Une expérience de commencement, jamais achevée et pourtant à refaire de façon neuve, telle doit être l'expérience religieuse proposée aux enfants. Mais comme nous savons mieux diviser le temps et mettre des limites, c'est donc avec eux, en leur présence, prêts à chaque instant à les laisser venir, que nous saurons découvrir comment, dans l'immédiateté, la fin peut devenir un commencement.

Dans cet ordre des commencements, un fait. Le 17 octobre 1975, je me trouve en réunion communautaire : deux jeunes foyers accompagnés de deux enfants : Magali, 3 ans et Violaine, 18 mois ; et quatre prêtres. Nous avons l'habitude de nous retrouver tous les quinze jours pour un repas, un échange sur les événements de vie et une eucharistie. Habituellement, c'est en soirée et les deux enfants dorment au moment où nous célébrons la messe. Aujourd'hui, c'est en cours de journée. Les deux petites filles nous voyant préparer la table basse de la salle de séjour : napperon, cierge, plat, coupe, missel, apportent sur l'autre côté de la table quelques jeux. Elles seront là, tout au long du sacrifice, discrètes, attentives, silencieuses, sans cesser de jouer, au milieu du cercle que nous formons, assis à quelques distances de cette table basse. Nous sommes invités à communier. Le pain consacré habite leurs yeux depuis le début. Elles s'arrêtent, regardent avec insistance le prêtre qui présente le Corps du Christ. Violaine s'est approchée. Elle va suivre pas à pas, tandis que sa sœur, le regard fixé sur le plat dévore des yeux les mains qui prennent et portent le pain eucharistique à la bouche. Magali et Violaine n'ont pas besoin de paroles pour dire leur attente, leur désir. Et ce n'est pas, sûrement pas, seulement le goût de manger que manifeste leur attitude : Le plat tourne et les parts diminuent. L'inquiétude paraît sur le visage des enfants. Le dernier adulte communique. Violaine baisse la tête. Seule ! Ce dernier adulte troublé, se lève, il va dans la pièce voisine et rapporte un paquet de bonbons. On sent que la situation est insupportable pour lui. Et nous partageons son angoisse. Violaine aperçoit le paquet. Le paquet est à peine ouvert qu'elle s'en saisit. Elle plonge sa main, tire un bonbon qu'elle remet à son donateur, un second pour son voisin et ainsi de suite. Puis elle sert Magali et termine par elle-même ! Violaine referme le paquet et le remet à l'adulte puis retourne à ses jeux. Pas un mot d'échangé ! Ainsi commence aussi l'expérience religieuse des adultes.

Jean-Pierre JUNG